

L'analyse, expérience corporelle, et l'informe

Réflexions libres sur le fonctionnement du couple analytique en séance

Je me trouve d'emblée confronté à une difficulté : parler du corps et de l'expérience du corps dans l'analyse, exprimer avec des mots ce que l'analyste et l'analysant vivent dans leur aventure commune comporte un risque immédiat de déformation et de mise à distance. On plaque des mots sur quelque chose dont il est extrêmement difficile de rendre compte alors même que ce « quelque chose » occupe à mon sens une place centrale dans notre activité. Et je crains que le schéma classique consistant à donner une vignette clinique pour illustrer un point de vue théorique ne brouille notre appréhension au lieu de l'éclairer. J'espère plutôt que mon récit éveille des impressions, qu'il fasse vivre et ressentir une sorte d'écho de ce que je vis moi-même quotidiennement dans ma pratique.

Néanmoins, comme je ne veux pas trop déroger à la coutume, je commencerai par donner une brève séquence clinique, un moment où le vécu corporel se manifeste de manière particulièrement évidente. Je n'aimerais cependant pas que le lecteur reste trop accroché à cette situation, mais plutôt qu'au-delà de cette situation particulière, il essaie d'être sensible à cette réverbération corporelle qui accompagne tout traitement (que ce soit en positif ou en négatif) et qui, je l'espère, accompagnera aussi mon texte. Si je lui ai donné pour sous-titre « réflexions libres », c'est qu'il a pris forme à travers une forme de vagabondage. Partant des paradoxes sur lesquels on se heurte quand on aborde la question du but de l'analyse, j'essaierai de m'en dégager en abordant des enjeux profonds de ce qui se passe dans la cure avant qu'émerge le thème principal : seule une expérience corporelle impliquant profondément les deux partenaires peut déboucher sur une véritable transformation, et la notion d'informe développée par Winnicott est essentielle pour en saisir les enjeux.

Un exemple clinique

Il s'agit d'une jeune femme que j'ai eue très longtemps en analyse. Pendant les dix premières années de son traitement, nous avons fait tout un parcours non dénué de valeur et qui lui a

permis de sortir d'une situation d'impasse existentielle. Je ne peux pas dire que j'avais le sentiment que, pendant tout ce temps, quelque chose manquait – ou, plus exactement, je ne peux le dire que rétrospectivement –. Certes son discours était assez rationnel et elle rêvait peu, certes aussi, la prégnance d'un carcan familial dans lequel il n'était pas question de sortir d'une norme étroitement définie était patente, ce qui se reflétait dans ma position transférentielle, celle d'un gardien de cette norme. Toutefois, ce qui m'a alerté, c'est le fait que, malgré les progrès à l'extérieur, malgré le plaisir qu'elle semblait prendre aux séances et que je partageais, perdurait une contrainte de répétition se manifestant dans l'échec de ses relations affectives. C'était donc bien que, malgré les apparences, quelque chose était exclu du jeu transfert – contre-transfert. Petit à petit, j'en suis venu à la conviction que ce quelque chose avait à faire avec ses liens précoces, avec le défaut d'un contact vivant corps à corps avec ses premiers objets. Et, au fur et à mesure que cette figure prenait forme à l'intérieur de moi, je remarquais que quelque chose changeait chez elle : elle parsemait ses séances de remarques sur le caractère « intellectuel » de l'analyse, un caractère que je n'avais de mon côté pas perçu, ou en tous cas pas pleinement. C'est dans ce contexte qu'elle me dit un jour qu'elle ne voyait pas en quoi elle pourrait trouver quelque chose de maternel chez moi, d'autant plus que j'étais un homme. Je lui fais alors remarquer que j'ai beau être un homme, cela n'empêche pas qu'elle soit étendue ici sur un divan, avec des coussins qui la tiennent et qu'elle aménage souvent pour se sentir plus confortable. À mon étonnement, elle associe sur la chaleur du divan, sur son besoin de pouvoir s'y enfoncer, sur la sensation physique d'être tenue que cela lui donne maintenant et qu'elle n'a jamais pu se permettre d'éprouver auparavant. À partir de là, nous pourrions commencer à explorer l'importance de ce cadre d'accueil que le divan a commencé à constituer pour elle : il n'est pas exagéré d'écrire qu'il est devenu la base sur lequel tout le reste repose. Rétrospectivement, les mouvements pulsionnels qui avaient occupé une grande partie des années précédentes et que nous avons abondamment analysés ont acquis une nouvelle épaisseur, nous donnant le sentiment qu'ils avaient auparavant manqué d'ancrage.

J'aimerais ajouter que mon intervention sur les qualités corporelles du divan n'était à l'évidence pas sortie de nulle part, qu'elle correspondait à un sentiment profond qui, à intervalles réguliers, m'envahissait par vagues et contrastait avec la qualité très contenue de sa présence : depuis longtemps déjà, j'éprouvais physiquement une sorte de creux à l'intérieur de moi en même temps qu'un élan vers elle qui ne se réduisait pas à un mouvement érotique et dont l'intensité m'a souvent surpris moi-même. Le mouvement corporel chez moi avait donc précédé – et anticipé – mon intervention et le vécu, également corporel, que celle-ci avait

entraîné chez elle. Après coup, un fait m'a par ailleurs frappé : fait inhabituel pour moi, je m'étais exprimé dans une modalité qui, sur le moment, m'a paru presque trop secondarisée. J'en suis resté un peu interloqué jusqu'à ce que le motif m'en devienne clair : on peut se défendre de l'intensité du lien homosexuel primaire, de la « folie » caractérisant la préoccupation maternelle primaire (Winnicott), aussi radicalement que de motions érotiques plus génitales. Par la suite, j'ai revécu souvent des situations analogues et leur répétition m'a conduit à m'intéresser de plus près à la place du corps dans nos traitements.

Plutôt que traiter frontalement cette question je l'aborderai en quelque sorte par la bande et partirai des diverses définitions du but de l'analyse. Rappelons brièvement quelques jalons. Pour Freud jusqu'en 1920, il s'agit de rendre l'inconscient conscient. Mais la découverte d'un « au-delà » du principe de plaisir vient mettre à mal cette vision optimiste. L'inconscient perd la qualité référentielle qu'il revêtait dans la première topique, il n'est plus qu'une qualité psychique présente dans les trois instances : le ça bien sûr, mais aussi le moi malheureux serviteur de trois maîtres, comme aussi dans l'instance morale qui devrait assurer le contrôle pulsionnel, le surmoi. Pour couronner ce sombre tableau, Freud décrit en 1920 une forme de contrainte de répétition qui n'obéit pas au principe de plaisir mais se situe « au-delà » de lui et vise à la maîtrise pure via la répétition. Dès lors, les résultats du traitement psychanalytique paraissent plus incertains, sa visée plus modeste. Dompter les pulsions, vaincre le masochisme, dépasser la réaction thérapeutique négative, assurer au moi une meilleure maîtrise sur le ça, tels sont maintenant les buts résumés dans la formule « Wo Es war soll Ich werden ».

Parmi les auteurs post-freudiens, Mélanie Klein met l'accent sur le passage de la position schizo-paranoïde à la position dépressive et sur la capacité à se préoccuper de l'objet et à le protéger de ses pulsions destructrices. Winnicott et Bion insistent sur la croissance, le premier s'intéressant particulièrement aux modalités régressives permettant d'entrer en contact avec le vrai self, le second aux possibilités de transformation et, dans la dernière partie de son œuvre, au déploiement du vertex O. Enfin André Green, mais aussi Jean-Claude Rolland, mettent au premier plan le travail de représentation psychique, Rolland évoquant une « compulsion à représenter ».

Un paradoxe fondamental

J'aimerais pour ma part relever la question du but de l'analyse est par essence paradoxale, puisque la mise en suspens de toute représentation – but devrait être un préalable à notre

activité. Ce paradoxe comporte un enseignement essentiel: *la définition du but de l'analyse devrait inclure l'absence de but qui lui est inhérente*. Toute notre activité se meut dans le champ de tension créé par ce paradoxe.

On ne manquera pas de m'objecter que mon énonciation confond deux niveaux : celui du but de l'analyse en général, envisagé d'un point de vue « méta », et celui de la position de l'analyste par rapport à un patient donné. Le premier renvoie à un problème théorique général, le second aux enjeux transféro – contretransférentiels propres à chaque cure. Je crois qu'il n'en est rien et qu'on ne peut séparer de manière aussi tranchée réflexion théorique et travail clinique. Penser que notre position théorique quant au but de l'analyse est indépendante de notre travail pratique et, réciproquement qu'elle n'exerce aucun effet sur lui, constitue un leurre dangereux. Placer ce paradoxe au cœur de notre réflexion a par ailleurs l'avantage de mettre la question du but de l'analyse au cœur des enjeux transféro-contretransférentiels de la cure.

Il s'agirait donc d'un côté de s'abstraire de tout but pour écouter la musique intérieure de notre analysant et, à travers son écho en nous, à travers le jeu de miroir complexe entre ce qu'il nous fait éprouver et ce qui nous lui en retransmettons, de déboucher sur une véritable transformation. Sous cet angle, le but de l'analyse – de l'analyste – pourrait être de renoncer à en avoir un, de se contenter d'un « être là » qui assure à l'analysant la qualité de sa présence et de son écoute sensibles. Toutefois, « renoncer », « se contenter » sont des mots qui évoquent une sorte d'abdication. S'agit-il vraiment de *se contenter* d'un « être là » ou au contraire *d'y parvenir* dans chaque cure et selon des modalités à chaque fois différentes mais renvoyant toujours aux mêmes invariants ? En anticipant quelque peu : oui, il y a renoncement, oui il y a abdication, mais ceux-ci sont à entendre par rapport à une visée que je qualifierai de médicale. Et c'est ce renoncement qui nous donne accès à une intériorité, la nôtre, dans laquelle pourra, si tout va bien, se refléter celle de notre patient. On pourrait dire qu'avec ma patiente, il m'a fallu près de dix ans pour parvenir cet « être là ».

Mais de l'autre côté, le rôle de l'analyste consiste-t-il seulement à « être là » ? Quelle est alors la place de l'interprétation ? De plus, il est bien vrai que nous souhaitons voir notre patient « aller mieux ». Quel que soit le sens que nous donnions à cet « aller mieux », il implique un but. Un analyste sans but pour son patient ne serait-il pas comparable à un parent sans projet pour son enfant ? L'analogie n'est pas sans pertinence : de même qu'il n'y a rien de pire pour un enfant que de se trouver face à des parents n'ayant pas de projet pour lui, de même un analyste qui n'aurait pas un projet pour son analysant serait une bien triste figure. Qu'il le veuille ou non, chaque analyste se fait une représentation de ce que son analysant pourrait

devenir, de la forme que prendrait pour lui (ou elle) une issue favorable. Bien sûr il lui incombe à chaque fois d'analyser les enjeux contre-transférentiels de telles constructions, mais en tout état de cause, il est fondamental qu'elles existent parce qu'elles manifestent l'investissement de l'analysant par l'analyste. Il me semble d'ailleurs que les situations les plus inquiétantes sont précisément celles où l'on n'a pas de projet, où l'on se meut dans une sorte d'atemporalité grise.

Tout cela est vrai. Il y a cependant un « mais ». Les enfants ne font jamais ce que les parents attendent d'eux. Plus même : on peut se faire quelques soucis sur l'avenir psychique et psychosomatique des enfants modèles qui font tout exactement comme les parents le voudraient, prisonniers qu'ils sont du rêve de leur mère selon la belle formule de Michel Fain. Pour ce qui nous concerne nous analystes, et le transfert (comme aussi le contre-transfert) aidant, le risque est de rendre nos analysants prisonniers de notre rêve et d'en faire des sortes de singes savants. Et nous voilà projetés à nouveau vers l'autre pôle : l'analyste doit être capable de tolérer que son patient ne suive pas la voie tracée, qu'il prenne son propre chemin, fût-ce parfois celui d'une rupture. S'abstenir d'entretenir un but, ce serait une façon de permettre à notre analysant d'échapper à la soumission et la pseudo-adaptation qui comptent sans doute parmi les déterminants majeurs d'une analyse sans fin, ce serait aussi une manière d'éviter la situation que décrit Winnicott : tout le monde est content mais l'analyse ne finit jamais parce qu'on n'a pas atteint ce qu'il nomme le vrai self. Ce risque n'est pas sans lien avec celui que fait encourir une formulation trop abrupte de la première règle fondamentale. « Dites tout ce qui vous passe par la tête » : cette formulation peut constituer une ouverture extraordinaire, une liberté comme on n'en rencontre nulle part ailleurs (où peut-on tout dire dans la vie quotidienne ?). Mais ce peut aussi être une manifestation d'emprise totale : « tu es transparent, rien de toi ne doit m'échapper ». Si tel est le cas, la seule issue est de montrer à l'analyste que ce qu'il a envie de voir et de garder le reste caché. Il semble donc que nous débouchions sur une impasse : avoir un but peut être dangereux, ne pas en avoir est délétère.

Prenons donc les choses par un autre bout et partons d'une expérience que tout analyste a faite, celle de sa ou ses analyses personnelles. Tout parcours analytique, à commencer par celui qui nous a conduit à devenir nous-mêmes analystes, est pris lui aussi dès l'origine dans un paradoxe qui n'est pas sans lien avec le précédent. D'un côté, pour reprendre la formule de Goethe citée par Freud : « deviens ce que tu es ». Mais le chemin qui y conduit est semé d'embûches et l'on risque fort de se perdre en cours de route. D'un autre côté cependant, « se perdre » est une condition *sine qua non* à se trouver, à « devenir soi-même ». Ce nouveau

paradoxe tiendrait alors dans une autre formule : il faut oser se perdre pour avoir une chance de se trouver. Examinons-en maintenant les termes.

Devenir ce qu'on est : le jeu des instances et le corps

Sur un premier versant, on peut entendre ce « deviens ce tu es » comme un : « fais tiennes tes motions pulsionnelles les plus profondes, approfondis la découverte de ton ça autant que faire se peut ». Ceci implique donc un rapport aux différentes instances, ça, moi et surmoi. Mais cela implique aussi *un rapport au corps propre* dans la mesure où toutes les instances ont pour Freud un ancrage somatique, qu'il soit direct (pour le ça et le moi) ou indirect (pour le surmoi). Si je le rappelle ici, c'est que le point de vue freudien sur cette question revêt une très grande valeur heuristique.

Du côté du ça tout d'abord : Freud le définit comme un chaos pulsionnel au plus près du corps et dans lequel la représentation n'a pas de place. Sous cet angle-là, le travail analytique serait avant tout un travail de transformation. Il est d'ailleurs à relever que les motions pulsionnelles inchoatives existent dans le ça sans pouvoir être perçues consciemment d'aucune manière. Freud est catégorique sur ce point : c'est lorsqu'elles deviennent conscientes, et alors seulement, qu'elles prennent la forme de sensations de plaisir – déplaisir. Auparavant elles ne revêtent aucune qualité. Du coup, la question se pose : quels sont les modes de perception du ça ? Mon sentiment est que nous n'en savons pas beaucoup plus que Freud sur ce thème et sommes toujours dans une profonde obscurité pour reprendre ses propres termes. Nous ne pouvons que dire comme lui : le ça est à la fois entièrement soumis au principe de plaisir déplaisir et sous la domination des pulsions de mort, il puise ses besoins pulsionnels dans le corps. Cependant, nous avons fait quelques progrès sur un point. Aussi mystérieux que soient ces modes de perception, nous en voyons quotidiennement les effets dans le travail psychosomatique : des migraines qui disparaissent au décours d'une analyse, des allergies qui flambent ou s'estompent, une recto-colite qui s'améliore spectaculairement après une rupture sentimentale. Nos explications habituelles – levée du refoulement, résolution du clivage – suffisent-elles à en rendre compte ? Je ne le pense pas et m'en expliquerai un peu plus tard.

Par ailleurs et comme il le rappelle à la fin de l'*Abrégé*, le ça est pour Freud l'héritier du passé, le porteur des traces acquises dans le cours de l'histoire de l'espèce. Même si l'hypothèse freudienne soulève de nombreuses questions, elle est porteuse d'une intuition qui mérite d'être retenue : il y a dans l'intensité des motions pulsionnelles quelque chose qui nous

relie à la succession des générations précédentes et qui s'inscrit somatopsychiquement petit à petit jusqu'à devenir une part de notre propre patrimoine pulsionnel.

Le moi entretient quant à lui un rapport différent au corps. C'est un être de surface, écrit Freud dans *Le moi et le ça*, la projection d'une surface. Et encore : la perception modèle le moi, elle joue pour lui le même rôle définitoire que la pulsion pour le ça. C'est dire que le moi est entièrement habité par son effort de percevoir – l'allemand dit littéralement « tenir pour vrai, *wahrnehmen* » – ce qui le constitue comme ce qui l'entoure. Cette perception a plusieurs sources : la sensori-motricité ; l'intérieur du corps ; et enfin la perception des processus psychiques. On a l'habitude de souligner que la mise en suspens de la perception sur son versant externe a pour effet de diriger l'attention sur les processus psychiques internes. Je désire en souligner ici un autre aspect, à savoir l'ouverture sur l'intériorité et sur la perception de la corporéité.

Pour terminer ce bref parcours des instances et de leur ancrage corporel, tournons-nous vers le surmoi. Son rapport au corps est plus indirect, il passe par les relations complexes que le surmoi entretient avec le ça qui l'alimente. Dans les dernières lignes de *l'Abrégé*, Freud souligne également que si le ça est l'héritier de la pulsionnalité des générations précédentes, le surmoi est aussi l'héritier du passé, mais du passé culturel de l'espèce. Sur cet autre versant, « deviens ce que tu es » implique de faire sien un autre aspect de ce qui nous vient des générations précédentes, à savoir leurs acquis. On ne peut alors qu'évoquer une autre formulation goethéenne également citée par Freud : « ce que tu as reçu de tes pères, acquiers-le ». Idéalement, cette formulation devrait être l'expression d'un surmoi bien tempéré, non seulement interdicteur mais aussi protecteur, ceci sur un double plan. Faire sien ce qu'on a reçu de ses pères, c'est d'un côté intégrer les acquis culturels à notre moi, les digérer dans un processus d'introjection et d'identification qui ne se poursuit la vie durant. Et par rapport aux motions pulsionnelles que je viens d'évoquer, l'aspect protecteur prendrait la forme d'un : « admets en toi ce qui te vient de si loin, c'est aussi une partie de toi, ce n'est pas si grave ». C'est vrai, mais la pratique montre que c'est une vision un peu idéale de la réalité.

En effet, le surmoi ne se détache jamais complètement de son ancrage pulsionnel et la représentation freudienne du surmoi comme impératif catégorique est un idéal asymptotique jamais complètement atteint : le surmoi, Freud le note aussi, peut exercer à l'égard du moi une violence dont l'intensité même signe son origine pulsionnelle dans le ça. Je crois que ce cas de figure est loin de se limiter à la mélancolie. Il faut en effet peu de choses pour que la formule « deviens ce que tu es » prenne la forme d'une injonction aliénante. C'est par exemple le cas quand le « tu dois être ainsi » cache dans ses replis un : « tu ne dois en aucun

cas être comme tel personnage du passé des parents (oncle, tante, cousin etc), sous-entendu : « tu ne peux qu'être ce personnage fascinant par sa transgressivité ou / et sa pulsionnalité sans limites ». Alors, le « dire tout ce qui passe par la tête » rend le sujet littéralement fou. Ce qu'il est – et ce qu'il a dans la tête – en effet, est-ce celui qu'il doit être officiellement ou est-ce « l'autre », celui qui n'a pas droit de cité et doit être exclu radicalement alors même qu'il l'habite totalement ?

Quoi qu'il en soit, j'aimerais souligner un point central : Le fait que tant le moi que le ça freudiens soient profondément ancrés dans le somatique implique une ouverture de notre part sur notre intériorité corporelle, sur notre vécu somatique, ce que souligne aussi l'exemple que j'ai donné en guise d'introduction. Il m'est souvent arrivé de penser que l'analyse était une thérapie corporelle. De façon encore une fois paradoxale, le corps n'est jamais si présent que lorsqu'il semble être mis hors jeu. Dans le face-à-face, le corps est immédiatement mis en jeu, la perception sensorielle est active, mais cette mise en jeu même le met hors jeu en tant que partie prenante du déroulement de la cure. Plus exactement, le corps du face à face est un corps actif, agi, il laisse peu de place au corps éprouvant sa corporéité, que ce soit du côté de la sensori-motricité ou, plus important encore, du côté de son intériorité et de l'inconnu que celle-ci constitue tant sur le plan des limites de notre capacité perceptive que sur celui de l'ancrage corporel de notre pulsionnalité. C'est à mon sens l'une des grandes différences entre le dispositif divan – fauteuil et le face-à-face. De manière liée, la « terreur des espaces infinis » dont parle Pascal m'est souvent apparue comme le résultat d'une projection dans l'espace extérieur d'un autre effroi, celui qui nous saisit devant l'inconnu, l'insaisissabilité et l'infini de notre propre corps.

Le corps et l'informe

Une notion me paraît ici fondamentale : c'est celle d'informe à laquelle Winnicott a donné ses lettres de noblesse. Rappelons-le, l'informe winnicottien ne concerne pas seulement le ça, il va de pair avec un état de non intégration caractérisant l'ensemble du psychésoma à son début, l'intégration ne pouvant se réaliser que sous l'égide d'un environnement capable de tolérer la non intégration sans vouloir à tout prix et tout de suite la forcer dans une forme (Winnicott, 1971 [1975], pp.50-54, 77, 84-90). Par ailleurs, sous la plume de Winnicott, « informe » ne veut pas dire « désorganisé » mais décrit au contraire quelque chose en attente de forme, riche de potentialités nécessitant l'apport de l'environnement pour se réaliser. On pense à la phrase bien connue : « only out of non-existence can existence start » (Winnicott,

1974, p. 107). Comme je le comprends : quelque chose n'est pas (encore) là, mais ce « pas là » est gros d'un avenir possible

On aura donc compris que l'informe échappe par définition à toute formalisation trop précise, il serait absurde et contradictoire dans les termes de vouloir le définir, de dire : « l'informe, c'est ceci ou cela, voici ses caractéristiques ». En revanche, ce que nous pouvons essayer de faire est de nous approcher de sa source et de nous y tenir un instant, aussi difficile que cela puisse être. L'informe nous mène en effet à ces confins où se rencontrent perception par le moi de ses processus internes et de ses limites et perception par le ça de ses processus pulsionnels. Or je crois que ces confins ont eux une dimension à la fois topique, dynamique et économique. Topique, indiquant le lieu où le moi à l'écoute de sa corporéité vacille devant les limites de sa perception en même temps qu'il pressent la proximité des sources pulsionnelles somatiques du ça. Dynamique : il se produit une tension entre le mouvement d'ouverture de la perception interne et l'angoisse que suscite dans le moi la proximité de cette émergence pulsionnelle qu'il ne peut nommer. Economique: cette tension va de pair avec un bouleversement souvent intensément douloureux et qui engage l'entièreté de l'être. Il implique donc une capacité à éprouver et à supporter cette douleur : c'est cette capacité qui, dans certains moments à valeur mutative, permettra d'entendre une musique nouvelle ou en tous cas des harmoniques nouvelles se déployer. Je parlais plus haut de transformation. Il me semble que, pour avoir quelque chance d'être profonde et durable, le processus de transformation ne peut s'effectuer qu'à partir de ce lieu et de cet ébranlement qui sont pour moi consubstantiels à l'informe.

Pourquoi ce processus est-il si menaçant ? Il y a, me semble-t-il, plusieurs raisons à cela. En premier lieu, cette expérience constitue une forme nouvelle d'assomption de la corporéité, elle va de pair avec un bouleversement du vécu corporel proche de la dépersonnalisation. S'y ajoute un autre élément, lui aussi essentiel. Dans le vécu corporel caractérisant ces moments semblent s'animer des traces au plus près du corps, des traces ayant échappé au développement psychosomatique de l'individu. Entrer en contact avec l'informe nous fait obligatoirement toucher du doigt tout ce qui, dans notre histoire a échoué à se transformer, est en quelque sorte resté en rade, et sur quoi s'ancre la plus inlassable contrainte de répétition alors même que nous n'en gardons aucun souvenir. Winnicott encore une fois : quand il s'agit d'effondrement, l'enjeu n'est pas de lever un mécanisme de défense (clivage, refoulement) ; l'enjeu est de parvenir à se souvenir, ce qui aura un effet équivalent à la levée du refoulement dans les problématiques névrotiques. En d'autres termes, les processus de transformations en jeu dépassent largement l'interprétation du matériel refoulé ou le travail sur les mécanismes

de clivage. Non que ceux-ci soient inutiles et sans importance, bien au contraire. Mais ils me paraissent plutôt être de l'ordre de préalables ou de prolégomènes, ils ne sont en tous cas pas suffisants. Tôt ou tard et le plus souvent par surprise, au détour d'une remarque ou d'une association d'aspect banal, on se trouvera face à cette béance, à ce vertige. On peut alors se détourner « vite fait », revenir à nos certitudes et à nos chemins bien balisés. Mais on peut aussi prendre le risque de se perdre pour avoir une chance de se trouver. Le parcours conduisant à devenir ce que l'on est prend alors une autre dimension et dévoile sa complexité, lui qui passe par l'acquisition de la capacité d'ouverture sur l'informe et de mise en latence. Redoutable entreprise qui fait de tout parcours analytique une aventure à l'issue jamais définitivement acquise, une aventure où le chemin se fait en se parcourant, pour le dire en un mot : une aventure humaine impliquant les deux partenaires.

Se perdre, se trouver

Nous rencontrons ici le deuxième pôle du paradoxe évoqué plus haut : il faut oser – ou pouvoir – se perdre pour espérer se trouver. Et, comme je viens de le dire, c'est une aventure impliquant les deux partenaires de la cure, une aventure revêtant une dimension profondément psychosomatique. J'aimerais maintenant en envisager deux autres aspects : elle engage l'objet – en l'occurrence l'analyste – au plus haut degré ; et elle se déroule dans un cadre particulier. Commençons par ce dernier point. Le cadre analytique me semble pouvoir être défini comme le lieu géométrique de trois dimensions essentielles. Il y a d'abord sa valeur tierce sur laquelle la psychanalyse française a particulièrement mis l'accent. Son immuabilité est la garante du processus. C'est un aspect central à condition de ne pas oublier que ce n'est pas le seul. Car la seconde dimension, décrite en particulier par Bleger, vient souvent entrer en collision avec la précédente : pour cet auteur, le cadre est le dépositaire des aspects ambigus ou psychotiques de la personnalité, ceci valant pour l'analyste comme pour l'analysant. J'ajouterai que, dans les situations où la règle fondamentale résonne avant tout comme une main mise sur l'analysant, c'est souvent seulement hors cadre ou aux limites de celui-ci que le « vrai self » peut manifester son existence, ce qui a conduit plusieurs auteurs à repenser la notion d'acting (je pense ici en particulier aux travaux de Balier et Roussillon). Enfin, le cadre comporte une troisième dimension qui a été théorisée de diverses manières : holding (Winnicott), contenance (Bion), encadrement par l'hallucination négative de la mère (Green), couple pare-excitation / censure (Fain).

L'une des différences essentielles entre les points de vue français et les autres, en particulier celui de Winnicott, concerne la question de la présence de l'analyste. Tant Green que Fain

mettent l'accent sur la négativité nécessaire à la naissance de l'activité fantasmatique et de la pensée. A travers la notion de holding et suivant en cela le précurseur qu'a été Ferenczi avec sa conception de l'introjection, Winnicott place sur le devant de la scène le rôle joué par ce que j'ai nommé la présence sensible de l'analyste : l'analyste n'est pas un pur esprit, sa présence réelle font du divan et des coussins des figurations concrètes du giron maternel, c'est seulement sur ce fond de présence que pourra se développer une négativité créatrice comme en témoigne l'exemple donné en guise d'introduction.

Cette remarque me conduit à mon second point, celle de la place de l'objet analyste. Au début de ce chapitre, je me posais la question : que signifie « être là » pour l'analyste, cet « être là » que je définissais comme une visée asymptotique de notre travail ? Je peux maintenant, sinon en donner une définition, au moins approcher d'un peu plus près ce que cette formulation recouvre. Être là, c'est, pour l'analyste, être à l'écoute de sa propre intériorité, être ouvert sur son propre informé et y laisser résonner l'écho de celui de son analysant. Travail paradoxal, qui implique à la fois une très grande passivité et en même temps un degré d'activité non négligeable. Il n'y a qu'un cheveu entre expérience de la passivité et éprouvé de détresse absolue – *Hilflosigkeit* (Freud), *breakdown* (Winnicott), passivation (Green) –. Ce cheveu qui fait toute la différence, c'est la présence de l'analyste du moment qu'elle devient présence sensible, vivante et contenant. Car se perdre n'est possible et dans le meilleur des cas pensable que dans la mesure exacte où l'on est assuré d'un minimum de contenance. Et l'analyste ne peut assurer ce holding que parce qu'il a lui-même pu lors de son parcours personnel aller suffisamment loin dans le contact avec son propre informé, qu'il est donc capable d'un abandon aussi absolu que possible à sa propre intériorité.

J'ai mis de nombreuses années à comprendre un enseignement de Michel Fain : la passivité, disait-il, n'est pas le contraire de l'activité, l'une et l'autre sont complémentaires et indissociables, j'aurais presque envie d'écrire : l'une *est* l'autre. Car la passivité ainsi envisagée n'est pas défaite, elle a une valeur d'encadrement, au contraire de la passivation qui débouche quant à elle sur l'effondrement. C'est également ainsi que je comprends la fameuse formulation de Bion sur l'analyste « sans mémoire et sans désir » et sur la nécessité de son ouverture sur 0. L'informé implique en effet à la fois une extrême ouverture de la part de l'analyste, une sensibilité elle aussi extrême pour repérer sa potentielle présence, et une contenance active, une capacité transformationnelle faute de quoi il subit une transformation négative l'entraînant vers le chaos. La différence entre la position de Bion et la mienne réside, on l'aura compris, dans la référence à la pulsion et à la corporéité comme figures référentielles de 0. Ainsi, dans le meilleur des cas, l'analyste ouvert sur son intériorité comme

sur un lac intérieur y laisse ricocher l'écho de ce que lui amène son analysant. On pourrait presque en donner une figuration plastique : le silence, l'ébranlement par les associations de l'analysant mettant en branle les couches profondes et débouchant éventuellement sur une prise de parole de l'analyste. Encore une fois, ce qui est ébranlé chez lui dans ces couches, c'est quelque chose en relation avec son propre informé, doublement ancré dans le corps propre – du côté du moi comme du ça –, et dans les objets qui ont marqué son parcours et ont permis sa transformation. Il y a ainsi un jeu de miroirs et en miroir entre ce qu'émet l'analysant et ce qui est mis en branle chez l'analyste.

Un cas de figure particulier, mais aussi particulièrement important est celui où l'écho fait défaut. Ce que raconte notre patient ne résonne pas en nous et souvent de façon symétrique, nos interventions ne semblent rencontrer aucun écho, ne déclencher aucune vague : la surface reste lisse. Ces situations nous poussent à nos limites : l'analyste ne peut que se sentir mis en cause dans les fondements de son identité professionnelle : le travail sur le jeu transfert – contre-transfert. Il risque fort de se venger à travers ses interventions et une surinterprétation qui ne peuvent qu'avoir des effets délétères. Le cours des choses ne peut se modifier qu'à une condition : que ce même analyste prenne pleinement la mesure de ce que l'essence du processus analytique passe par ce défaut de résonance. Car ce dernier est lui-même un écho de la non rencontre avec l'objet, il conduit à ce que j'ai appelé précédemment le transfert du négatif (Press, 2015).

Cette manière de voir jette un autre éclairage sur une notion chère aux psychosomaticiens, celle de reduplication projective. Cette notion, développée dans *L'Investigation Psychosomatique*, décrit l'incapacité du patient somatisant à imaginer son interlocuteur différent de lui : il ne pourrait le voir que comme un copié – collé de lui-même. J'en donne ici une version qu'on pourrait qualifier de positive. À travers l'écho que suscite en lui la parole de l'analysant et le retour qu'il lui donne, l'analyste transforme l'identité en mêmeté (de M'Uzan). Plus important encore : il donne quittance à son patient qu'il a reconnu en lui-même quelque chose qui fait écho à ce que celui-ci lui amène. Il lui dit en quelque sorte : « je t'ai reconnu dans ta non différence, dans ta non individualité ». J'opère donc un renversement par rapport à la position classique des psychosomaticiens. Pour moi, la question n'est pas seulement l'incapacité du patient à reconnaître l'altérité, c'est tout autant la difficulté de l'analyste à supporter l'identité (au sens d'identique), à reconnaître *en lui-même* ce qui fait écho à cette quête informulée de la non différence. Car si les transformations de l'informé débouchent sur la croissance et la différenciation, il n'en reste pas moins vrai que nous portons tous la trace et la nostalgie d'un retour vers l'indifférencié, ce dont témoigne par

exemple la théorie du narcissisme primaire anobjectal. La difficulté est évidemment tout ce mouvement entraîne obligatoirement des moments de confusion identitaire. Autant ceux-ci sont nécessaires et importants, autant aussi peuvent-ils aisément aller de pair avec une utilisation de notre analysant à des fins de complétude narcissique. En d'autres termes : autant il est important de parvenir à cette identité, autant aussi il sera nécessaire de s'en dégager. C'est la dynamique de ce double mouvement qui permettra au patient d'entrer en contact avec sa réalité psychique¹ et, éventuellement, d'envisager une fin le moment venu.

Destins de l'informe et processus de transformation

Avec la notion d'informe, j'essaie ainsi de m'approcher du point à partir duquel les processus de transformation peuvent advenir, de circonscrire une sorte de lieu géométrique où se rencontrent ça et moi naissant, pulsion inchoative et premières formes de perception, sujet à venir et objet non encore nommé mais pleinement efficient. À partir de ce magma premier se développera, si tout se passe bien dans l'histoire de la personne, l'espace intermédiaire puis l'ouverture vers la capacité de sollicitude et l'Œdipe. À partir de là aussi, dans les situations moins favorables, se dessinera une évolution vers les formes de colmatage et de rattrapage que constituent les solutions perverses, psychotiques et / ou sublimatoires. Dans tous les cas, ce parcours est en quelque sorte balisé par une crainte non formulée mais toujours active et à laquelle nul être humain n'échappe, celle du débordement ou de la déréliction, dont Winnicott a rendu compte de manière pour moi exemplaire avec sa notion de crainte de l'effondrement (supra, chapitre 7).

Je retrouve ainsi la question posée au début de ce chapitre en même temps que se dessine comme en creux ce qui pourrait constituer un « but » de l'analyse : dessiner l'histoire et les contours de cette terreur, la manière que notre analysant a eu d'y faire plus ou moins face, de la transformer un peu, de la colmater tant bien que mal ; mais surtout : retourner avec lui / elle aux racines de cette terreur, la vivre pleinement sur la scène analytique, avec la différence que, peut-être cette fois, ce vécu pourra être partagé par un autre à la fois semblable et différent. Semblable : l'analyste, tout comme l'analysant, est passé par là. Différent : l'analyste est là en tant qu'adulte, un adulte pleinement présent et qui ne se défile ni face à la violence pulsionnelle de l'enfant ni face à celle du monde environnant.

Je retrouve aussi la double définition du chaos, celle de Freud et celle de Winnicott. Nous l'avons vu : pour le premier, c'est le ça qui est un chaos pulsionnel ; pour le second, le chaos

¹ Je paraphrase ici une remarque d'André Green : notre seul échec, disait-il, est de ne pas parvenir à permettre au patient d'entrer en contact avec sa réalité psychique.

résulte d'une brisure dans la continuité de l'être, d'un échec des processus de transformation à partir de l'informe. Je ne crois pas qu'il faille choisir entre ces deux définitions. Retourner vers l'informe, c'est retourner vers l'endroit où ces deux formes de chaos se rencontrent, où, faute d'encadrement, la pulsionnalité du ça vient empêcher que l'informe se déploie dans ses diverses potentialités. C'est aussi donner une nouvelle chance aux processus de transformation qui, j'aimerais y insister aussi lourdement que possible, ne peuvent avoir une chance de se redéployer que dans la mesure où on se sera approché de cet informe. « Aller mieux », ce serait avoir pu donner sa chance à ce redéploiement à partir de lui.

Je retrouve enfin, sous un autre éclairage, mon paradoxe initial : le « but » que je viens de définir, nous n'avons une chance de l'atteindre que s'il n'est pas posé comme tel, que s'il perd sa qualité de but et si l'analyste est capable de cette ouverture sur l'autre comme sur lui-même. En quelque sorte, le but ne se manifeste que rétrospectivement, une fois le chemin parcouru, et il est toujours différent des représentations partielles qu'on a pu s'en faire en cours de route. Alors peut-être, oublié, il se montrera au détour d'une pensée, d'une association ou d'un éprouvé. Et il se montrera seulement si et parce que l'on a été capable de ne pas en faire un enjeu.

Bibliographie

Press J (2015). Le transfert du négatif. *Rev.Franç.Psychanal.* ..., 1123-1135.

DWW nature humaine et jeu et réalité.

